

dequuz



**LE PETIT MOULIN
DU DIABLE**

JEAN LAENEN
L'OPHEBEEK ANVERS
EDITEUR

JEAN LAENEN



LE PETIT MOULIN DU DIABLE



Illustrations de
NELLY DEGOUY



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

1933

Le Petit Moulin du Diable

En Suède, vivait un vieux laboureur avec ses deux fils, Jô et Rî.

C'étaient deux gars robustes qui faisaient prospérer la ferme. Le père était fier de ses deux garçons qui recevaient partout des compliments pour leur probité et leur travail.

Mais un jour, le cadet des fils, Jô, annonçait qu'il allait se marier et s'établir dans un village voisin. Il demandait sa part du patrimoine paternel. Le père ne le lui refusa pas, il proposa cependant à son fils, de venir habiter la ferme avec son épouse et de continuer comme par le passé à s'occuper de la direction des travaux.

— Ce sont présentement des années grasses pour les agriculteurs. Profitez-en, Jô, disait le père, et ne vous aventurez pas témérairement.

— Je désire être mon propre maître, répondait Jô.

Il reçut donc sa part et s'en alla « risquer sa chance » comme il disait.

Hélas ! La première année fut pour lui une année désastreuse. Des orages détruisaient la récolte et plusieurs bestiaux succombaient à la fièvre aphteuse.

Le père et le frère Rî le secouraient et lui proposaient à nouveau de venir habiter avec eux.

Il refusait encore.

Peu de mois plus tard, le vieux laboureur mourut, et l'aîné des deux frères, Rî, continua de diriger seul les travaux de la ferme.

Son entreprise prospérait. Il épousa une veuve très riche. Dès lors, il compta parmi les plus importants métayers de la région, tandis que son frère, hélas ! devait vendre ses terres pour payer ses dettes.

Tout son avoir était anéanti ! Il était ruiné ! Que faire ?

Il alla demander du secours à son frère Rî.

Celui-ci le reçut froidement, ne le présenta même pas à son épouse. Il lui parlait sur un ton de reproche :

— Tu n'as pas voulu écouter les conseils de feu notre père. Tu es pauvre, aujourd'hui, mais par ta faute. Pourquoi n'es-tu pas resté avec nous ? Tu nous répondais non, parce que tu voulais risquer ta chance. La vanité te poussait !

— Rî, ne sois pas si dur envers moi. Je veux pour me racheter, venir travailler chez toi, comme homme de peine.

— Non ! Cela jamais ! répliqua le frère. Je ne pourrais souffrir pareille humiliation. Voici cinq cents francs et va à nouveau risquer ta chance !

Jô partit, le cœur gros, la gorge serrée.

Il raconta à son épouse l'accueil de Rî.

— C'est un cœur de pierre, dit-elle ; mais l'adversité pourrait aussi un jour l'atteindre. Cependant il ne faudra pas le laisser tranquille. Nous travaillerons et sans rancune.

Jô se faisait embaucher comme garçon de ferme, tandis que sa femme allait faire des ménages chez des villageois cossus.

Ils besognaient durement du matin au soir. Mais il est hélas ! des gens qui semblent prédestinés à l'infortune.

La femme de Jô tomba malade et resta alitée pendant plusieurs semaines. Son pauvre mari travaillait dur pour gagner de quoi payer les médicaments.

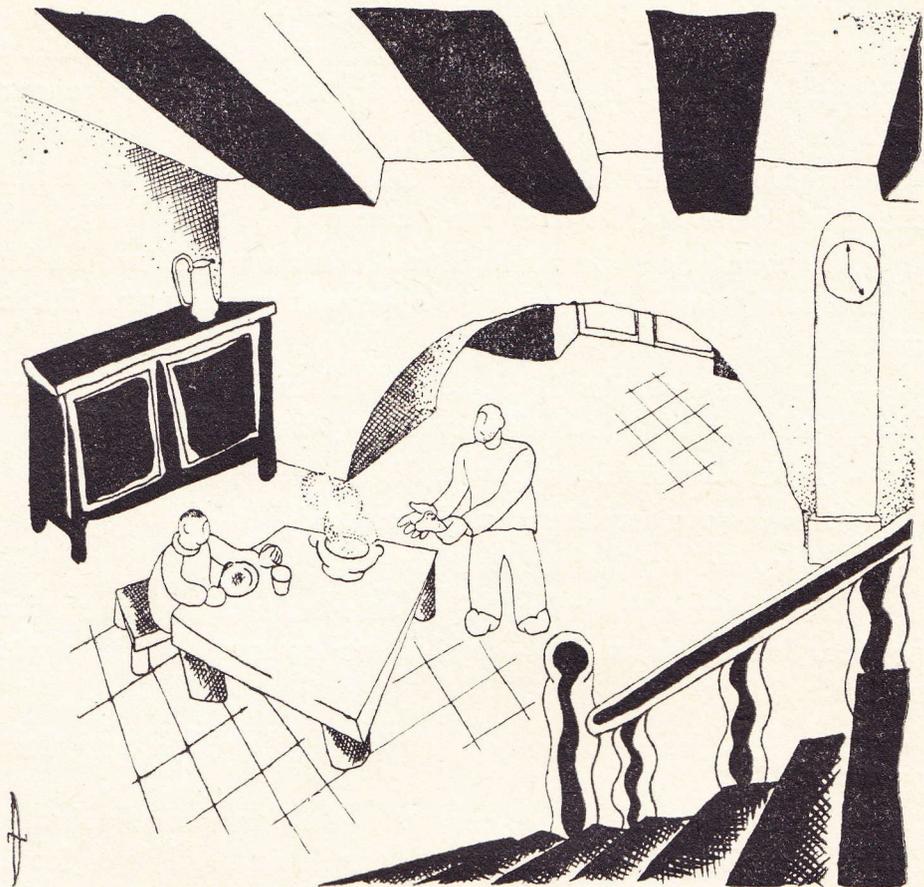
Cependant Jô allait chez son frère Rî et lui représentait son dénuement.

— Toujours la même chanson, disait Rî. Que veux-tu que je te donne ? De l'argent ? Je n'en ai pas de disponible. Viens avec moi dans la cuisine. Mange à ta faim, emporte quelques victuailles et prends avec toi ce grand os de bœuf pour faire de la soupe et puis, va-t-en au diable.

— Comment dis-tu ?

— Va-t-en au diable ! Il te secourra.

— Bien, Rî. Très bien. Je m'en irai au diable, puisque c'est ton désir.



Jô s'en allait tristement. Il raconta à sa femme de quelle façon inhumaine le frère Rî l'avait accueilli.

— Il m'a envoyé au diable avec l'os que voici !

— Fais voir Jô !... Oh ! Oh ! le bel os à moelle. De quoi faire un bon bouillon.

— Non, non, femme. Je m'en vais le porter au diable. N'y touche pas.

— Mais tu déraisonnes, Jô.

— Pas du tout. J'ai encore toute ma raison. Dieu merci ! Je vais porter cet os au diable.

— Enfin, puisque tu le désires. Advienne que pourra. Pars et ne reste pas trop longtemps absent.

Jô muni de son gros os de bœuf s'en alla.

Il faisait un temps de mai superbe. Tous les vergers étaient en fleurs, les oiseaux chantaient partout, la joie faisait rayonner toutes les figures.

Jô marchait sur la grand'route ensoleillée qui s'étendait devant lui comme un large ruban jaune pâle.

A un tournant de la route, il rencontra un vieillard barbu qui cheminait clopin-clopant en s'appuyant sur un gros bâton noueux.

— Excusez-moi, l'ami, dit celui-ci. Puis-je vous demander où vous allez de ce pas décidé avec un gros os de bœuf ?

— Je vais au diable, répondit Jô.

— Savez-vous seulement où il habite ?

— Non, mais qui cherche trouve !

— Je l'accorde, mais les longues attentes font parfois perdre patience. Je connais, moi, un remède sûr pour arriver très vite au diable.

— Je vous serais bien obligé, si vous vouliez me le faire connaître.

— Ce n'est pas de refus, car, vous me paraissez sincère et vous m'êtes sympathique. Asseyons-nous là, au bord de ce fossé, à l'ombre de ce gros chêne et écoutez-moi.

Les voilà assis côte à côte.

Le vieillard ouvre sa besace, en retire une grosse pelote de ficelle et la donne à Jô.

— Voilà pour vous, dit-il. Montez là-bas sur cette colline ; arrivé au sommet, jetez devant vous la pelote, mais tenez-la par ce bout et quand elle sera vidée, arrêtez-vous, puis frappez de ce bâton sur le sol ; une large crevasse apparaîtra, jetez-y votre os en disant : « C'est pour vous, diable, de la part de mon frère Rî » ! L'instant d'après, vous verrez apparaître deux petits moulins à vent, un blanc et un noir. Prenez le blanc ; partez aussitôt en tirant derrière vous la ficelle... Avez-vous bien compris ?

— Oui, très bien et je ferai exactement ce que vous m'avez ordonné.

Jô serra affectueusement les mains du vieillard, le remercia et partit dans la direction de la colline.

Chemin faisant, il se retourna et vit que le vieil homme était occupé à couper dans un buisson un autre bâton pour seconder sa marche difficile.

Arrivé au sommet de la colline, Jô jeta, devant lui, la pelote de ficelle ; elle roula lentement et la tenant par un bout, il la suivit. A l'endroit, où elle s'arrêta, Jô fit halte et frappa sur le sol avec le gros bâton noueux...

Une large crevasse apparut.

Jô y jeta l'os en disant :

— C'est pour vous, diable, de la part de mon frère Rî.

Aussitôt apparurent deux petits moulins, l'un était noir, l'autre blanc. Jô s'empara de celui-ci et s'en alla tout de suite en tirant sur le bout de la ficelle.

Il lui tardait de revoir le vieillard, car, que fallait-il faire de ce petit moulin blanc qui ressemblait à un jouet perfectionné ?

Jô revenait par la grand'route et près du gros chêne, à l'ombre duquel ils avaient été assis, le vieillard sculptait un manche à un gros bâton.

— Déjà de retour, dit-il très amicalement. Ah ! Ah ! vous avez pris le moulin blanc. C'est de bon augure, mon garçon. Ecoutez-moi maintenant !

Et tandis que le vieillard parlait, il continuait de sculpter avec un canif, sur l'extrémité du bâton, une étrange tête de diable cornue.

— Par ce moulin, vous ferez fortune. Ecoutez-moi bien. Placez le moulin sur un terrain élevé à proximité de votre logis ; vous construirez à côté une très petite cabane : des murs en torchis et un toit de chaume. Cependant vous chanterez :

« Mouds, mon petit moulin,
Ne mouds ni riz,
Ni sel, petit malin.
Mouds, mouds, mon cher moulin,
Fais-le avec entrain,
A la grâce de Dieu ! »

Jô s'empressa de rentrer chez lui. Sa femme écoutait tout oreille le singulier récit que son mari lui faisait.

Elle considérait le petit moulin magique et tandis que Jô s'apprêtait à construire la petite cabane à côté de son logis, il chantonnait les paroles magiques.

Les ailes du petit moulin se mettaient à tourner rapidement et tout autour s'amassaient des victuailles : un pain, de la viande, des légumes, des fruits.



— Jô ! Jô ! viens vite voir, criait la femme.
Et elle se précipita vers l'endroit où son mari travaillait.

Quelques instants plus tard, ils mangeaient de grand appétit les mets apportés par le petit moulin.

Le lendemain, Jô désirait que son moulin produisît de l'or. Il le plaça sur une table et se prit à chanter le refrain :

« Mouds, mon petit moulin,
Ne mouds ni riz,
Ni sel, petit malin.
Mouds, mouds, mon cher moulin,
Fais-le avec entrain,
A la grâce de Dieu ! »

Des graines d'or glissaient lentement du moulin... Toute la table en était bientôt couverte.

— Il nous faudrait une mesure pour évaluer notre avoir et le vendre, disait Jô. Je m'en vais vite en chercher une chez mon frère. Il ne me la refusera pas !

— Chez ton frère, Jô ? Quelle idée ! Tu sais bien comment il te reçoit.

— J'y vais. C'est mon idée. Laisse-moi faire. Tu verras. Et Jô courut chez son frère Rî.

Celui-ci était en ville pour vendre du bétail.

— C'est dommage, disait-il à la femme de Rî, car, je venais lui demander de me prêter pour quelques jours un décalitre.

— Un décalitre ? Et pourquoi faire ?

— Ma femme et moi, nous désirons mesurer quelques graines...

— Des graines de quoi ?

— Je vous raconterai cela plus tard.

Intriguée par les paroles réticentes et la face rayonnante de Jô, la femme de Rî soupçonnait qu'il y eût quelque anguille sous roche.

— Je veux pénétrer ce mystère, songeait-elle.

Alors pleine d'aménité elle annonça :

— Je m'en vais vous faire apprêter tout de suite un décalitre, mais j'ose espérer que vous ne tarderez pas trop longtemps à nous le rapporter.

Elle prit la mesure de capacité demandée et enduisit le fond d'une légère couche de graisse.

— De cette façon, je pourrai voir ce que mon beau-frère a mesuré, se dit-elle...

Jô vendit les graines d'or. Riche de plusieurs milliers de francs, il acheta deux vaches, des chèvres, des moutons, des porcs, des poules et plusieurs hectares de terrain de labour...

Quelques semaines plus tard, Rî et sa femme vinrent visiter la métairie de Jô.

— Et notre décalitre ? demanda la femme de Rî. Il me semble que vous n'avez pas été pressé de le restituer.

— Les nouveaux riches sont en général très oublieux, ajouta Rî avec une humeur agressive.

— Oui, des nouveaux riches, nous les sommes, riposta Jô. N'en soyez pas jaloux, mon frère. Asseyez-vous donc et sans rancune.

Jô appela son épouse.

Celle-ci se montrait fort aimable et invitait Rî et sa femme à dîner.

Il y eut un repas copieux. Cependant Jô racontait d'abondance son voyage au diable, la rencontre du vieillard et comment il avait acquis le petit moulin magique.

— Vous paraissez incrédules, s'écria Jô. Eh bien ! vous allez vous rendre compte de visu.

Le petit moulin fut placé sur un guéridon couvert d'un napperon blanc et Jô chantonna les paroles magiques.

Quelques graines d'or roulèrent lentement sur la petite table.

— Assez ! Assez ! cria Jô.

Le petit moulin s'immobilisa.

— Donnez-nous ce moulin, proposa Rî et nous vous donnons en échange tout notre domaine.

— Et où habiterez-vous ?

— Nous achèterons un navire et naviguerons vers le pays des dollars.

— Pas de folie, mon cher Rî. Non ! Non ! nous ne céderons pas notre petit moulin...

Mais le frère Rî insistait avec tant d'éloquence que Jô et sa femme acceptèrent le troc. D'ailleurs, ils s'estimaient suffi-

samment riches et n'ambitionnaient nullement de s'expatrier au pays des dollars...

L'aîné des deux frères achetait donc un navire. Il y apportait le petit moulin magique soigneusement enfermé dans une valise.

Le bateau démarra et arrivé au large d'une mer calme, Rî plaça le petit moulin sur une vaste table et chantonna les paroles que son frère Jô lui avaient apprises.

Le petit moulin ne bougeait point.

Rî se fâchait ; il s'écria :

— Je veux que tu m'obéisses, vilain, je le veux, sinon va-t-en au diable et mouds n'importe quoi.

Alors à la grande stupéfaction de Rî, le moulin se mit à répandre du sel en grande quantité.

— Cessez, hurla Rî, cessez. C'est de l'or que je demande ! Du sel, je n'en sais que faire !

Le moulin continuait de répandre du sel...

Le navire qui en était tout comblé sombrait lentement...

Et ainsi périrent le mauvais frère et son épouse qui n'avaient pas compati à l'adversité.



La Coupe enchantée

Dans une cabane, près d'un petit port norvégien, Hilga logeait avec son grand-père aveugle.

Tous deux menaient une existence de privations et de misère. L'aïeul gagnait quelques francs en réparant des filets, tandis que Hilga fabriquait des balais de bruyère.

Certain jour d'été, le grand-père et Hilga étaient assis, loin du port, sur un rocher bas, en face de la mer couleur opale.

— Hilga, dit le vieillard, j'ai soif, prend l'écuëlle de terre et va puiser de l'eau de source.

— J'y vais, grand-père.

La jeune fille traversa en courant la grève, grimpa sur les rochers à la recherche d'eau douce.

L'été exceptionnellement chaud avait tari la plupart des sources.

Hilga ne perdait pas courage. Elle poursuivit sa course, mais tout à coup, elle trébucha et l'écuëlle se brisa.

Un profond désespoir la saisit et elle se mit à pleurer à la pensée que son grand-père allait souffrir de la soif.

Elle se leva, descendit le rocher et s'en retourna, la tête basse, le long du rivage, lorsque tout à coup, un objet brillant attira ses regards.

C'était une coupe en argent, bordé d'or !

— C'est la Providence qui a posé sur ma route, ce récipient de prix, se dit-elle. Je ne tarderai plus à trouver de l'eau douce.

Munie de sa précieuse trouvaille, elle regrimpa sur les rochers et vit bientôt une petite mare miroiter.

Elle y plongea la coupe, la remplit d'eau et but.

L'eau douce et fraîche laissait dans la bouche un arrière-goût de framboise.

Elle en but une coupe pleine...

Alors, une sensation étrange la troubla.

Elle tressaillit des pieds à la tête. Ses esprits se noyèrent dans l'oubli et sa mémoire sombra dans le néant...

Elle restait assise sur un rocher, immobile comme une statue, les longs cheveux flottant au vent, et tenant en main la coupe d'argent bordé d'or, les yeux fixés sur l'éternel mouvement des vagues...

Cependant, le grand-père aveugle s'inquiétait de la longue absence de sa petite-fille.

Il la croyait perdue, irrémédiablement perdue, noyée, enlevée par les vagues de la marée montante, submergeant subitement les rochers...

— Pauvre Hilga, que vais-je devenir sans toi ? Grand Dieu, faites-moi plutôt mourir !

Ainsi gémissait-il.

Un pêcheur voisin qui l'avait hébergé, le secourait et le consolait.

— Qu'on me la ramène morte ou vivante ! suppliait sans cesse le pauvre vieillard.

On fit des recherches, on parcourut le rivage, on sonda les mares au pied des falaises, mais nulle part, on aperçut trace de la disparue...

Trois jours plus tard, un jeune marin se proposa d'aller explorer seul tous les rochers des environs.

Il vit Hilga assise, immobile comme une statue, sur le sommet d'un rocher.

Il l'interpella.

Elle ne répondit, ne bougea même pas. Elle restait pétrifiée tenant à la main une coupe d'argent étincelant au soleil.

Il s'approcha d'elle et lui parla sur un ton de reproche :

— Que fais-tu là, si loin de ton grand-père aveugle ?

Elle le regarda béatement et tendant vers lui la coupe remplie d'eau, murmura :

— C'est pour mon bon-papa !

Il la reconduisit auprès de l'aïeul.

— Bois, bon-papa, et ne me gronde pas, dit-elle.

Le vieillard but avidement dans la coupe.

Sa figure prit aussitôt une expression de bonheur rayonnante. Il sourit, serra les mains de la jeune fille et l'embrassa avec effusion.

— C'est bon, murmura-t-il, très bon ! Je te remercie !

Le vieillard aveugle vécut désormais dans un oubli serein.

Il ne se souvenait plus de la clarté du jour, de la couleur des fleurs, du rayonnement du soleil, des jeux d'ombres et de lumière sur les vagues argentées, des couchers de soleil sur la mer pourpre, des étoiles brillant comme des regards d'or au ciel indigo, des paysages au clair de lune...

Ne se souvenant plus de rien, il se sentait étrangement heureux dans une sorte de béatitude...

Mais comment cette coupe enchantée était-elle arrivée sur le rivage ?...

C'est ce que je vous raconterai une autre fois, mes chers amis.
